Lutte contre l'idéologie

Lettre SORBONNE

Décidément Adalbert le bienheureux ne nous déçoit pas sous le rapport de la franchise (remercions-le d'avoir eu le courage de nous écrire), qui s'accompagne chez lui d'une naïveté charmante : Adalbert se défend de diffuser une quelconque idéologie à travers son cours magistral. « *L'idée de récupérer un écrivain au profit d'une idéologie ne l'a jamais effleuré* » dit-il en parlant de lui-même, tel le poète.

I. — Le point de vue de l'âne (c'est une image) est, de son point de vue, universel : il voit le monde à travers son âme d'âne. Il en est de même du bourgeois et de ses serviteurs. Aussi ne mettons-nous pas en cause une quelconque « volonté ». Ils se jugent eux-mêmes irresponsables. Rappelons-nous la formule de Nizan (*les Chiens de Garde*, p. 69) : « Il ne faut point se hâter de juger que l'attitude des clercs cache une connaissance distincte des fins que leur classe poursuit ». Nous ne mettons pas plus en cause une quelconque morale. Adalbert se présente comme victime innocente. Il nous demande de nous placer sur ce terrain. De notre côté, nous ne cherchons nullement à « *blesser* », à être méchant, à « *atteindre cruellement les personnes* ». Ce n'est pas, comme le croirait le duc de Guermantes, que nous ayons « quelque chose » contre tel ou tel professeur : Les professeurs se placent sur le terrain de la personne, alors qu'ils ne sont que des fonctionnaires, que l'on peut remplacer ; n'importe lequel fait l'affaire. Nous ne les attaquons pas personnellement, non à cause de leur absence de

personnalité, mais parce que nous combattons en eux les représentants d'un système. Tant pis pour eux s'ils font corps avec lui ! Et peu nous importe qui ils sont, peu nous importe leur conscience morale.

Mais ce qui est « *cruel* », ce qui est « *blessant* », c'est la vérité. Il est cruel de critiquer, de démasquer, d'arracher à leur torpeur les Spécialistes du Savoir, de leur faire entrevoir que ce qu'ils disent est moins neutre, moins universel et moins intemporel qu'ils voudraient le faire croire. Il est cruel de rappeler à la bourgeoisie que sa domination n'est peut-être pas éternelle.

II. — Nous ne reviendrons pas sur le cours magistral en lui-même, qui correspond et prépare à une société autoritaire et hiérarchisée par sa conception de la prouesse et du supérieur omniscient qu'on ne doit pas interrompre et dont ceux qui en sont dignes captent les divines allusions.

Pour ce qui est du contenu du cours, comment la part de l'idéologie ne serait-elle pas prépondérante, dans ces cours de littérature qui consistent en un discours sur un discours ? Nous avons appris à nous méfier des discours. Que cette idéologie paraisse inconsciente à ceux qui la professent et à la majorité de ceux qui la reçoivent n'a rien pour étonner, puisqu'elle se manifeste le plus souvent sous la forme de l'évidence qu'on ne remet pas en cause. Elle forme la base de l'implicite qui « *sous-tend* » le discours.

METHODE. — La méthode de nos professeurs est révélatrice, ou plutôt leur absence de méthode ; car tout leur art et leur science consiste en

évolutions plus ou moins gracieuses ayant l'œuvre pour prétexte. Lorsqu'on ne porte pas carrément sur elle des jugements qu'on ne justifie jamais (ceci est heureux, ceci l'est moins, etc..) ce qui est un procédé très repérable, ou qu'on refait en mieux ce que l'auteur a dit (ah ! si Proust avait suivi les conseils...), l'habileté consiste à se situer de plain-pied avec l'œuvre, à rester au niveau du texte dont on épouse ainsi la subjectivité, avec ce regard du myope dont l'œil adhère à l'objet sans en percevoir le relief ni la place, s'attachant aux détails dans le confort d'une sensation vague. Par respect pour la « littérature », et au nom de « l'objectivité », on refuse toute tentative d'explication, toute tentative de situer les choses à leur place. C'est ainsi, par exemple, que l'on peut parler de la Condition de l'Artiste, thème de tel poème. Quelle condition ? Quel artiste ? Comme s'il y avait une condition de l'Artiste en soi ! On reprend telle quelle l'idéologie baudelairienne, sans en faire la critique, ni même du reste la synthèse. Ce refus de l'explication est un moyen d'universaliser la subjectivité de l'auteur, ce qu'on fait d'autant plus volontiers que celui-ci est un bourgeois. C'est ainsi qu'on fait de nous les contemporains intellectuels du XVII^e, XVIII^e, XIX^e siècles en refusant de voir les siècles passés avec les lunettes modernes (car, en plus, notre époque est bannie). Cette méthode mène au mutisme lorsque par hasard on se trouve amené à poser une question critique. Constatant par exemple la haine de Baudelaire pour la nature, Aldebert est amené (pourquoi d'ailleurs cette interrogation si peu dans le style général ?) à s'en demander la raison. Mais c'est évidemment un « je n'en sais rien... passons... » qui fut la réponse, la seule possible pour cet esprit objectif.

Mais ce n'est peut-être qu'en apparence seulement qu'on reste au

niveau de l'auteur. Cette subjectivité s'offrant à nous indistinctement, on bénéficie en fait de la confusion la plus totale entre elle et un implicite plus général. C'est là qu'intervient la tactique de la récupération par le thème et le lieu commun. Ce mode d'aseptisation permet d'expliquer en partie que la bourgeoisie qui condamna autrefois Baudelaire (pour des raisons d'ordre moral surtout, et à cet égard les pièces condamnées restent toujours plus ou moins dans l'ombre ; la présence de courtisane dans le monde de B. n'a-t-elle pas même choqué l'un de nos distingués assistants ?) puisse en faire aujourd'hui matière à étude dans ces amphithéâtres. La description paraphrastique qui s'accompagne d'un collage d'étiquettes, placage de mots les uns sur les autres (les genres, les tons, les univers, les formes, etc.), cette série de constatations dont on refuse de tirer aucune conclusion équivaut en effet à une réduction. Toute la méthode consiste alors *en l'art de rendre le texte le plus banal possible*, l'art de parvenir à partir de n'importe quoi au lieu commun abstrait (d'où en partie l'ennui pesant qui se dégage des cours). C'est ainsi que l'œuvre est proprement digérée, grâce à ce traitement de choc qui rend la matière légère, légère ! et beaucoup plus facilement assimilable par le commun des mortels, ou en ce qui nous concerne, pour les candidats à l'agrégation, qui auront à le recracher devant le jury (si jamais ils y parviennent). Le cours magistral est ainsi le gavage d'une nourriture prédigérée, ou si l'on préfère, le lieu d'une opération à la fois physique et magique : celle de l'évaporation totale d'une œuvre. Nous parvenons ainsi rapidement dans les sphères de l'abstraction, c'est-à-dire du vide universel.

Mais cette réduction à l'abstrait ne se fait pas sans profit ; nous voyons qu'elle sert à évincer les problèmes, et

à absolutiser des valeurs. Lorsque par exemple on a ramené les poèmes en prose à l'expression de « l'épisodique », du « concret », du « quotidien », ne nous dit-on pas, terme éminemment éclairant, que Baudelaire est un écrivain « original ». Définir cette originalité n'est pas dans la règle du jeu. Ce qu'il faut, c'est savoir qu'elle est. L'originalité n'est-elle pas dans l'essence du grand écrivain de la France ? La littérature n'est-elle pas le pur exercice de quelques grandes individualités ? Indirectement, c'est toujours l'individu que sert l'universel abstrait.

LE MYTHE DE LA LITTÉRATURE ABSOLUE

Refusant systématiquement; les apports des sciences humaines, refusant toute position critique, cette méthode engage en fait toute une conception de la littérature où l'idéologie a plus de part que la science : celle de la « pure littérature ». Car ainsi la littérature, c'est le domaine réservé à une petite élite de gens de goût, un domaine autonome (mot favori de nos chers professeurs), une propriété de famille (cette grande famille que sont les gens cultivés). Comme sur toute propriété, on veille sur les objets, surtout les plus précieux, ceux que l'on a triés et ceux que le temps a poli. Quelle belle patine sur Corneille et sur Baudelaire ! et alors, tous ces gens, on se les garde, on en parle entre soi, on se les admire, on se les caresse comme de beaux bronzes, et on se les défend. Pourquoi chérir tous ces bibelots ? C'est que tous sont là pour nous parler de l'Homme, de ses grands thèmes et de ses grandes valeurs (tous éternels, bien entendu). Car il y a l'Amour, l'Art, la Mort, la Souffrance, la Grandeur-et-la-Misère, l'Ame-et-la-Nature. Baudelaire n'est pas un poète névrosé et bourgeois ; non, c'est le Poète

devant lequel nous devons nous incliner, puisqu'il exprime l'angoisse humaine, absolument humaine, la mienne par exemple, ou celle du paysan de la Corrèze, ou celle d'un ouvrier de chez Renault. Et Proust, n'a-t-il pas su merveilleusement décrire tous les replis de l'âme humaine ? N'a-t-il pas parlé aussi de l'angoisse, de l'amour, de l'art, problèmes éminemment humains ? Des sensations de pavés, les terrassiers en ont aussi, et les étudiants, donc ! Ce sont les mêmes...

C'est ainsi que la littérature devient inhumaine ; qu'au lieu d'aider à vivre et à comprendre la vie, elle devient instrument d'oppression, comme savoir absolu constitué au-dessus de la vie concrète, domaine isolé, monde clos et mort, littérature accaparée par une classe. C'est cela la récupération d'une œuvre qui fut création d'un homme vivant dans un monde vivant, c'est-à-dire historique et plein de contradictions concrètes. Non, la littérature ne se réduit pas à des thèmes, à des genres plus ou moins savamment dosés par les auteurs, à des jeux entre quelques idées et sentiments types, abstractions auxquelles les auteurs n'auraient fait qu'apporter leur petite touche personnelle. Non, nous ne devons pas prendre au mot tout ce qu'ils ont dit ; ils ne sont pas des mages, mais des hommes. Ceci n'est qu'une littérature récupérée, qui sert une société répressive où l'homme ne peut être maître de son destin. Car le fin mot, c'est qu'au fond cette culture se fout des œuvres, des écrivains et de ce qu'ils peuvent dire. Candidats à l'agrégation, vous ne le savez que trop, Baudelaire est avant tout pour elle un moyen de sélection.

par le C. A. GLM - GLC